

*Le numéro spécial du Petit Echo (2018/9) publie un article de notre confrère Frank Nolan sur la personnalité du Cardinal Lavigerie. Le 9 novembre dernier, Frank Nolan a également donné à la maison généralice une Conférence sur notre fondateur. On peut écouter cette conférence sur le site de la Société (mafrome.org). Le texte de cette conférence reprend d'assez près l'article du Petit Echo. Il s'en écarte aussi sur quelques points. Il nous a semblé que des confrères aimeraient avoir accès à ce texte en français. C'est pourquoi nous vous en proposons une traduction.*

### **A la recherche de l'authentique Cardinal Lavigerie**



Regardez le tableau de Lavigerie peint par Bonnat. Comme Lavigerie, Bonnat était né à Bayonne. C'était un des meilleurs portraitistes du XIXe siècle. L'original de ce tableau se trouve au château de Versailles. La copie qui est à la maison généralice a été faite par le Père Gustave Dhuissierre. Le premier biographe du Cardinal, Mgr Bonnard, souligne que ce tableau représente Lavigerie " dans ses dernières années, avec sa barbe de patriarche toute blanche éparse sur sa poitrine, enveloppé dans sa pourpre comme un soleil couchant, gravement assis dans toute sa majesté orientale, fier encore et puissant, mais alangui déjà par la fatigue et la souffrance. Les photographies de lui prises vers la cinquantaine nous le font mieux connaître : les traits sont forts, la bouche est fine, le regard est vif et pénétrant comme le glaive. Une de ses images les plus moralement vraies, prise dans sa vieillesse, le représente l'index replié sur la lèvre. C'était l'attitude habituelle de ses heures de réflexion..." (Bonnard T.2 p 628). Bonnard relève qu'il avait un regard vif et aussi pénétrant qu'une épée. Le P. Louis Dioré, qui sera plus tard assassiné en Algérie, était novice la première fois qu'il l'a rencontré. Il le décrit à 45 ans comme un homme de grande taille, une grande barbe blanche sur sa poitrine. "Tout en lui m'impressionna, surtout son regard perçant et puissant. Il était imposant".

#### **Lavigerie autoritaire ?**

C'est selon ce tableau de Bonnat que beaucoup de confrères voient le Cardinal, puissant, autoritaire, lointain, très peu sympathique. Il y a deux ans, des novices m'ont dit qu'il ne devrait pas être canonisé parce trop autoritaire. Aujourd'hui cette notion d'autorité a une connotation très négative, sans doute parce qu'elle limite la liberté des subalternes.

A la suite du tableau de Bonnat, c'est l'image d'un Lavigerie vu comme autorité écrasante, n'acceptant aucune contradiction, en tant qu'unique fondateur de la Société, qui a été transmise dans

la Société. Je pense qu'il s'agit là d'une image erronée qui ne reflète pas du tout la véritable personnalité de Lavigerie et qui entraîne des idées fausses et indignes de la réalité.

D'où cela vient-il ? Les nombreuses biographies de Lavigerie (il y en a une trentaine) ont décrit à l'envi ses multiples activités tant dans les sphères ecclésiastiques que politiques, aussi bien en Europe qu'en Afrique du Nord. Quand le Gouverneur d'Algérie était absent, c'était lui qui devenait le premier citoyen d'Algérie. (C'est à ce titre que, par exemple, il a reçu les officiers de la marine nationale, ce qui lui a donné l'occasion de prononcer son célèbre 'Toast d'Alger'.) Il avait des relations de travail avec le premier ministre anticlérical Léon Gambetta, qui disait de lui en 1882 "le cardinal et ses missionnaires rendent en Tunisie plus de services qu'un corps d'armée." Cette citation est d'ailleurs inscrite sur le piédestal de la statue du Cardinal à Bayonne. De son côté, le Patriarche de Jérusalem a pu dire que "Lavigerie a plus fait pour les Eglises orientales que St Jérôme, St Basile ou St Jean Chrysostome, plus que personne depuis Saint Paul !"

Il a tant fait, que ses biographes ont été séduits par ses activités, au point de moins se pencher sur sa personnalité elle-même. Ses deux principaux biographes, Mgr Bonnard, et F. Renault, se sont vus contraints de consacrer un chapitre à sa personnalité à la fin de leur ouvrage. En effet, celle-ci ne transparait pas directement au milieu de toutes ses activités. Il me semble que beaucoup de lecteurs, ayant lu le récit de tant d'activités, ont abandonné la lecture avant d'arriver à la description de sa personnalité. Et c'est ainsi que la plupart des confrères ont gardé l'image d'un homme d'action, puissant et dominateur.

### **D'où vient cette image?**

Cette image était tout à fait acceptable pendant la première partie du XXe siècle. On trouvait alors normal que les personnages importants soient dominateurs et autoritaires. Ces traits de caractère étaient respectés dans la société européenne. Le monde était dominé par des hommes comme Lénine, Staline, Hitler, Mussolini, Franco ou Salazar. Ailleurs les démocraties étaient menacées par des partis fascistes ou communistes. Les empires coloniaux étaient régis de façon non démocratique par des fonctionnaires qui ne devaient pas rendre des comptes aux peuples qu'ils gouvernaient.

Il n'est pas étonnant que cette mentalité autoritaire se soit également trouvée dans l'Eglise, même si l'emploi de la force était exclu. Rappelons-nous la définition de l'infailibilité pontificale, la condamnation du modernisme, et la mise en valeur du centralisme de la curie romaine. Un contrôle serré, voire une censure étaient exercés à l'encontre des exégètes. Par exemple, le Père Prat, spécialiste de St Paul, dont les interprétations seraient aujourd'hui considérées comme plutôt conservatrices, fut exilé en Chine pour dix ans. A la maison généralice, les étudiants qui terminaient leurs études devaient promettre solennellement qu'ils limiteraient leur enseignement au contenu des manuels. Ce n'est qu'en 1943, avec l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* de Pie XII que cet état d'esprit commença à évoluer, évolution qui prit de l'ampleur avec le Concile de Vatican II.

Dans notre Société, une présentation de Lavigerie comme autorité incontestée et seul fondateur, permettait de renforcer l'autorité de certains supérieurs généraux qui se considéraient ses successeurs. Les confrères qui ont fait leur serment avant Vatican II et le Chapitre de 1967, se souviennent comment certains supérieurs se comportaient en véritables autocrates.

### **But de cette conférence**

Je prétends que cette façon de voir Lavigerie est caricaturale, et je vais essayer de vous présenter une image plus proche de la réalité et de décrire ses relations à l'intérieur de la Société.

En dessous d'une énergie volcanique et d'une activité parfois frénétique, il y avait une personne humble et amicale, possédant un cœur très affectueux. Pendant sa vie il a donné et reçu une quantité de signes d'affection et d'amour. En fait sa personnalité était beaucoup plus complexe que celle de l'archevêque dominateur qu'imaginent beaucoup de confrères.

Il faut nous demander quelles furent ses relations avec la Société. En quelle mesure en est-il le fondateur? On pense souvent que c'est lui qui a été le responsable à l'origine de l'esprit et du charisme de la Société. On imagine que c'est lui qui a été la source de ses Constitutions et de son identité, que c'est lui qui les a définies et dictées. En réalité, les caractéristiques et le charisme de la Société dépendent en grande partie des premiers confrères que Lavigerie consultait très fréquemment. C'est avec leur collaboration qu'ont été fixés les principes de base qui régissent la Société. Il nous faudra également suggérer que le plus grand legs qu'il a laissé à la Société, c'est sa devise, *Charitas*, qu'il a fait inscrire sur son blason épiscopal.

### **Premières impressions**

Apparemment, Lavigerie avait sûrement une personnalité imposante. Souvenons-nous de ce qu'en disait le novice Louis Dioré. Un autre novice, Tassy, découvrit une face différente, vulnérable de notre fondateur : Il raconte comment en septembre 1870 l'archevêque l'envoya chercher en demandant qu'il s'habille en civil. Il l'attendait assis dans sa calèche dans la cour. "Quand je suis arrivé, il me demanda de monter à côté de lui. En chemin il disait son bréviaire et lisait quelques journaux et documents. Arrivés à Alger, il fit arrêter la voiture rue de la Lyre, où il construisait un collège catholique. Après avoir donné des consignes aux ouvriers, il se tourna vers moi et me demanda mon avis : 'Qu'en pensez-vous ? Voici les salles de classe. Voilà le réfectoire. Et là-bas c'est la chapelle'. 'Tout cela est très bien Monseigneur, mais cela va vous coûter une fortune'. Je le sais bien, mais nous nous arrangerons. Retournons !' Il appela le cocher et lui demanda de partir vers Maison-Carrée. Ce n'est qu'après avoir passé Hussein Dey qu'il referma ses livres et journaux et se tourna vers moi et me dit : "Je suis très embêté, beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer : Mes dépenses sont énormes et je ne vois pas comment y faire face. Je m'occupe des terres des Attafs, je dois faire vivre des centaines d'orphelins au petit séminaire, à Maison-Carrée et à Ouali Dada. De plus il y a trois cents filles à St Charles de Kouba. Tout cela sans compter les pères, les frères et les sœurs. Je dois verser les salaires des nombreux ouvriers travaillant sur les constructions, ainsi que de ceux qui créent des jardins ou plantent des vignes. Et je n'ai presque pas de ressources. Qu'allons-nous devenir mon enfant ? Qu'allons-nous devenir ? Sa voix était emprunte d'une telle tristesse que je commençais à pleurer. Voyant cela, l'archevêque me prit la main et pleura aussi ; Je n'oublierai jamais cette scène".

### **Une personnalité contrastée**

Ce n'est pas l'image habituelle de Lavigerie que nous avons. Et pourtant, il était beaucoup plus émotionnel que ce que nous entendons dire. Il avait une personnalité beaucoup plus contrastée que nous l'imaginons. Charmant, qui était un des premiers novices et qui a étroitement collaboré avec lui jusqu'à la fin de sa vie, a été le Père Blanc le plus proche de lui, celui qui l'a le mieux connu. Il l'a décrit comme "un mélange étonnant d'enthousiasme et de sens pratique, de passion et de sérénité, d'exubérance et de maîtrise de soi". Nous ne pouvons pas ici analyser minutieusement cette description. Nous pouvons néanmoins donner quelques exemples.

Enfant, il était assez autoritaire : il aimait jouer à dire la messe et il s'attendait à ce que sa grand-mère, sa sœur et ses frères écoutent ses sermons. A l'école, c'était un enfant bien bâti et athlétique. On raconte qu'il a baptisé de force un enfant juif dans une fontaine publique.

Etant doué pour la musique, il avait appris à jouer de la flûte. Un jour, au Petit Séminaire, son professeur de musique, un ancien soldat, lui ayant donné un coup avec sa baguette, le petit Charles répliqua en le frappant sur la tête avec sa flûte.

Au Grand Séminaire, dirigé par les Sulpiciens, il faisait partie d'une promotion exceptionnelle ; trente de ses condisciples devaient devenir évêques, dont plusieurs cardinaux. Et pourtant Charles les surpassait tous. Le supérieur du séminaire a pu écrire de lui qu'il était le plus intelligent et le plus pénétrant de sa classe. Il était très populaire. Tous les séminaristes étaient attirés par lui et

cherchaient à devenir son ami. Il n'était pas à court de blagues, d'inventions joyeuses et de blagues diverses. Un de ses professeurs était le célèbre prédicateur dominicain Henri Lacordaire qui était allergique aux chiens. Lavigerie aimait aller aboyer à sa porte, pour voir le pauvre père se ruer en criant dans le corridor pour chasser l'animal.

On dit que, quand il travaillait à la Rote, il devait chaque semaine faire un rapport au Pape Pie IX. Lavigerie, qui trouvait le pontife maladif et taciturne, passait la plus grande partie de son entrevue à raconter des histoires de curés normands ou de patriarches orientaux, ce qui avait pour effet de faire rire le pape aux larmes, ce qui fit naître une profonde amitié entre eux.

Pendant une retraite, le Père Dioré nota dans son calepin : "Monseigneur est venu s'entretenir avec chacun d'entre nous. Il m'a demandé comment j'appréciais cette longue retraite. Avec une franchise qui m'a d'ailleurs souvent nui, je lui ai répondu : 'Monseigneur, c'est ennuyant de passer une partie de la journée en méditation'. Le prélat n'a pas pu s'empêcher de rire et il a quitté en me souhaitant bon courage!"

A Lyon, il avait acheté une maison pour les Sœurs, et il les y avait précédées pour les accueillir. A leur arrivée, la supérieure lui présenta chaque Sœur auxquelles il donna une recommandation appropriée. C'est ainsi qu'il conseilla à la Sœur chargée de la porterie de ne pas perdre trop de temps à bavarder avec les visiteurs et à la Sœur cuisinière de ne pas empoisonner la communauté. Il termina en les informant qu'il avait lui-même préparé un ragout pour les accueillir après leur long voyage depuis Alger.

### **Un travailleur acharné**

Son aptitude au travail était exceptionnelle. "Un prêtre doit travailler, nous aurons toute l'éternité pour nous reposer" avait-il l'habitude de dire. Par exemple, après le Toast d'Alger, il envoya un document de seize pages à la presse parisienne. Celui-ci fut rédigé, révisé, imprimé, et porté au bateau en une matinée ! "Pour moi, l'inactivité totale, ce serait l'enfer! c'est par notre travail que nous sanctifions" répétait-il à ses secrétaires. Cela n'implique pas que son travail prenait la place de la prière. C'était un lève-tôt qui consacrait deux heures à la prière.

Son dynamisme pouvait le rendre impatient. Lui-même s'est décrit comme ayant une personnalité bouillante : "Je suis Basque, et entêté quand il le faut". Il avait plusieurs secrétaires, jusqu'à huit à la fois ; et il en attendait un travail assidu. Une fois, il exprima ses attentes à un nouveau secrétaire: "Celui qui me craint a bien raison, mais celui qui m'aime fait encore mieux". Il pouvait être impatient et se fâcher, mais il en était bien conscient, et il demandait à ses secrétaires de prier le Seigneur de le rendre plus patient.

Un jour il avait perdu son calme avec un jeune secrétaire, le P. Hébrard. Le soir même il alla à sa chambre, s'agenouilla et lui demanda pardon. Le Père s'en souvint pendant le reste de sa vie, le considérant comme un saint. Une fois où il était dans une gare attendant un train, il commença à discuter avec un prêtre de son ancien diocèse de Nancy. Ce dernier ne le reconnut pas, et apprenant qu'il venait d'Alger, lui demanda des nouvelles de son évêque : "Est-il toujours le même ?" "Que voulez-vous dire ?" "Est-il encore aussi impatient ?" "Ah ! répondit Lavigerie, il est pire que jamais depuis que le soleil d'Afrique lui tape sur la tête !"

Ces sautes d'humeur peuvent en partie s'expliquer par une mauvaise santé chronique. Il souffrait en effet de rhumatismes qui affectaient tout son système nerveux et le faisaient beaucoup souffrir. Dans sa vieillesse il fut aussi atteint par des crises hépatiques et par la paralysie d'une main.

Lors de la célébration du centenaire de la naissance de Lavigerie, le P.Voillard, Supérieur général, crut bon d'expliquer : "On se souvient surtout de son caractère abrupt et impatient qui se manifestait parfois dans le feu de l'action, quand il était sous la pression des événements ou de graves décisions à

prendre. Il faudrait plutôt se rappeler les trésors de bonté, de tendresse et d'humilité, qu'ont admirés ceux qui ont vécu dans son intimité".

### **Les relations de Lavigerie avec la Société**

Il se préoccupait du bien-être spirituel de la population arabe de son diocèse : Seulement quelques semaines après son arrivée à Alger, Lavigerie décida de ne pas ordonner de prêtre diocésain ignorant la langue arabe.

A l'origine, l'idée de fonder une société missionnaire spécialisée ne vient pas de lui mais de trois séminaristes du séminaire diocésain de Kouba. Finateu, Pux et Barbier avaient déjà commencé à visiter des douars arabes pendant leur temps libre, et avaient composé des prières pour leur conversion. Leur idée allait plus loin : alors que Lavigerie était encore à Nancy, Finateu avait confié à son curé que les Arabes ne seraient convertis que par ceux qui deviendraient arabes comme eux, une idée qui sera longuement reprise et développée par Lavigerie dans ses *Instructions aux missionnaires*. Ceci est caractéristique, comme le dit Charmetant : "Il écoutait attentivement les avis qui lui semblaient sages, les transformant et les reformulant en termes plus amples et plus pratiques, et en les présentant comme venant de lui-même". Nous en avons là un bon exemple : Il adopta l'intuition de Finateu et la développa dans ses *Instructions à la première caravane* : Il y insiste sur l'importance de l'apprentissage de la langue, et de l'étude des coutumes traditionnelles. Il demande l'adoption du style de vie dans la mesure du possible. Grâce à la sagesse de Lavigerie ces pratiques sont devenues une priorité de la Société. Une autre idée de Lavigerie sur l'implication des premiers chrétiens africains dans l'évangélisation et dans le fait que l'Afrique sera convertie par les Africains eux-mêmes, avait d'abord été formulée par Comboni à propos du Soudan. Cela est devenu une des caractéristiques de nos Sociétés. Les SMNDA ont participé à la fondation de nombreuses congrégations africaines et les pères ont donné une grande place à la formation du clergé diocésain, bien avant la plupart des autres congrégations missionnaires.

### **Qui est l'auteur des règles et constitutions de la Société ?**

Lavigerie nomma le Père Vincent S.J. comme premier maître des novices, et il lui demanda de rédiger des règles. Mais celles-ci ne correspondaient pas aux attentes des premiers novices. Deux des premiers novices furent renvoyés par Lavigerie après quelques semaines parce qu'ils refusaient de pratiquer la coutume jésuite de la coulpe. Après leur départ, Lavigerie demanda aux novices de lui dire ce qu'ils pensaient de ces règles.

Lavigerie avait une conception différente de celle de la Compagnie de Jésus. Il pensait plutôt à un apostolat ressemblant au modèle bénédictin dans la Gaule mérovingienne et carolingienne. Il avait été grandement influencé par les sept volumes de la récente publication de Montalembert : *Les Moines d'Occident, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard*. Il la donna à lire aux novices pour en faire leur modèle. Mais les novices ne voulaient pas de vie religieuse à l'image des Jésuites ou des Bénédictins. Ils préféraient le modèle d'autres instituts missionnaires fondés pendant le XIXe siècle, comme les S.M.A. ou les Pères de Mill Hill, ou encore comme les M.E.P. fondés au XVIe siècle, les membres de ces instituts ne prenant pas de vœux. Lavigerie demanda que chaque novice rédige ses réactions au premier projet de règles, et les lui soumette. Les novices trouvaient que ces règles étaient plus adaptées à des religieux qu'à des missionnaires. Le P. Vincent avait introduit des vœux à la fin du noviciat. Les premiers novices les prononcèrent, mais cette pratique fut interrompue et remplacée par un serment. C'est le 1<sup>er</sup> octobre 1872, quatre ans après l'ouverture du premier noviciat, qu'eut lieu la première cérémonie de Serment. Ce jour-là, douze jeunes firent leur Serment : sept étant déjà prêtres<sup>1</sup>, deux ayant reçu les ordres mineurs<sup>2</sup> et trois ayant seulement été tonsurés<sup>3</sup>. Mais, à cette date, la Société avait déjà risqué deux fois de disparaître.

---

<sup>1</sup> Charmetant, Deguerry, Palmier, Soboul, Bouchand, Prudhomme et Feuillet

<sup>2</sup> Castex et Fretz

<sup>3</sup> Pascal, Plagne et Pinot

### **Première crise**

A deux occasions Lavigerie fut près d'abandonner la Société. La guerre franco-prussienne éclata en juillet 1870. Elle ne dura que quelques mois, mais elle vit la défaite de la France, la chute de Napoléon III, et l'imposition à la France d'une énorme facture pour les réparations. Les ressources de Lavigerie furent grandement diminuées. Et il décida de dissoudre la Société.

Le 29 octobre 1870, quelques jours avant son départ pour Constantine et pour la France, il fit appeler le P. Charmetant et d'une voix qu'il essayait de garder ferme, il lui dit : "Mon fils, je vous donne l'ordre de réunir aujourd'hui même vos confrères et de leur dire que je leur rends leur liberté. Ils peuvent partir dès maintenant. Vous me ferez connaître leur décision que je ferai prendre demain avant mon départ". Le lendemain il revint à Maison-Carrée, appela le P Charmetant, et lui demanda : "- Eh bien qu'ont-ils répondu ?

- Ils veulent rester !

- Il faut en finir avec les orphelins.

- Mais ceux que nous avons baptisés, que vont-ils faire de leur baptême a milieu des musulmans ?

- Ceux-là peuvent rester. Vous renverrez les autres ! C'est mon dernier mot.

- Non, Monseigneur, cela jamais, jamais !

- Puisque vous le voulez, restez. C'est votre affaire. Ce n'est plus la mienne, je n'en n'ai plus désormais la responsabilité... Faites ce que vous voulez, je m'en vais".

### **Deuxième crise**

Cette crise n'est pas la seule où l'existence de la Société fut menacée. En 1870 et en 1871, on n'ouvrit pas de noviciat. Lavigerie estimait que la Société devrait être dissoute et absorbée par un autre Institut déjà existant, et plus précisément par les Missions Africaines de Lyon, les S.M.A. Heureusement Charmetant ne partageait pas les doutes de Lavigerie et il prit la défense de la survie de la Société. Le 7 septembre 1872 il écrivit à Lavigerie : "Quelle que soit la fragilité actuelle de la Société, je crois que l'œuvre de Dieu se fera par son entremise". Charmetant avait foi que, dans la vision de la Providence, la Société avait été créée dans l'Eglise en vue d'une tâche nouvelle et spécifique". Lavigerie en fut réconforté et il répondit à Charmetant en lui demandant "d'étudier attentivement les Constitutions afin de déceler ce que l'expérience avait montré d'irréaliste". Puis Il envoya Charmetant en France pour y visiter des séminaires afin de recruter des candidats pour le troisième noviciat qui put ouvrir en 1872. Entretemps, lors de leur retraite annuelle, il dit aux missionnaires qu'il allait leur donner des constitutions plus conformes à leurs aspirations.

### **Croissance**

Les Chapitres successifs apportèrent diverses modifications jusqu'à ce que le texte définitif soit soumis au Saint Siège. Lors de son récit sur les origines de la Société, écrit à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation, Mgr Livinhac dit que Lavigerie présenta ces Constitutions au Saint Siège en disant "Je n'ai pas fait ce que je voulais, et j'ai fait ce que je ne voulais pas".

Si nous considérons le rôle des premiers membres dans la formation de la Société, et le fait qu'en deux occasions elle ne dût sa survie qu'à la détermination de ceux-ci, quand lui-même était envahi par le doute et le découragement, Lavigerie avait raison de toujours parler de "votre Société", et jamais comme si c'était la sienne. En effet la contribution de ses premiers membres à la survie de la Société ainsi qu'à sa nature et son esprit constitue une partie essentielle de notre histoire.

### **Quel fut le rôle de Lavigerie dans la fondation de la Société ?**

Loin de moi cependant l'idée de minimiser ou même d'éliminer le rôle de Lavigerie dans la fondation de la Société. Nous devons clairement le considérer comme notre fondateur. Il était le Délégué apostolique pour le Sahara et le Soudan, le Supérieur de la Société, et le responsable de son existence.

Non seulement il fournissait les moyens matériels indispensables à l'existence même de la Société, mais aussi il veillait sur son esprit par ses nombreuses instructions. Pendant les premières années, quand les confrères qui étaient encore peu nombreux, se réunissaient pour leur retraite annuelle, il leur donnait des conférences spirituelles. Il y insistait sur l'importance d'une vie de prière et sur celle de l'obéissance pour coordonner la vie apostolique. Sa lucidité lui permettait de formuler une définition claire du charisme, de l'esprit et des règles de la Société.

La règle de trois est une particularité de notre Société qui doit être créditée au fondateur. Dès 1869, quand les premiers novices eurent achevé leur noviciat, et devaient être nommés à des missions de Kabylie, Lavigerie établit la règle de trois, règle qu'il estimait si importante que " la Société devrait plutôt cesser d'exister que d'abandonner ce point capital".

Pendant les dix-huit premières années de la Société il y eut neuf Chapitres. Lors du premier Chapitre, Lavigerie refusa d'accepter l'invitation des pères de devenir le Supérieur général, bien qu'il en restait le Supérieur ecclésiastique. C'est en cette capacité que c'est lui qui composait l'ordre du jour des Chapitres et qu'il en assurait la présidence. Au début, les décisions du Conseil général devaient être formellement approuvées par lui.

Il estimait que les membres de la Société étaient encore trop jeunes et inexpérimentés pour avoir la maîtrise totale des décisions. Mais, comme l'a montré le P. Ceillier, les discussions capitulaires étaient libres. On y faisait une évaluation ouverte des différents thèmes qui ont graduellement défini la Société et de ses objectifs missionnaires.

Au chapitre de 1886, Lavigerie qui pensait sa mort imminente, annonça qu'il abandonnait le pouvoir de contrôler les élections du Conseil général et d'approuver les décisions capitulaires avant qu'elles deviennent effectives. Il était alors archevêque de Carthage et il y résidait habituellement.

L'année suivante il exprima le désir que le Conseil général, le noviciat et le petit séminaire aillent s'établir à Carthage. Le Supérieur général, le père Deguerry, lui écrivit que "être proche de vous entraînerait un retour entre vos mains de l'administration de la Société". Lavigerie en fut peiné, mais il n'insista pas.

Le charisme de la Société a toujours impliqué l'internationalité à tous ses niveaux, jusqu'aux communautés locales. Cela a-t-il été une décision du Cardinal ? Ou bien a-t-il seulement entériné une pratique déjà établie ? On ne trouve que deux occasions où Lavigerie insista sur cette dimension internationale de nos Sociétés. L'une se trouve dans les règles du noviciat des Sœurs, en février 1884. L'autre se trouve dans ses adieux à la neuvième caravane (1890). Avec le recul d'un siècle et demi, on pense pouvoir dire qu'un tel esprit international existait déjà chez les Pères et chez les Sœurs de nos deux instituts, dès avant les paroles du cardinal. Mais il donna son plein accord. Nous devons lui être gré de ses paroles si claires et fortes à ce propos. Cette dimension a enrichi notre vie communautaire et elle est devenue une caractéristique permanente de notre vie apostolique. En Afrique nous n'avons jamais cherché à former des communautés en fonction d'un modèle national, comme cela a été le cas pour certains instituts.

Nous avons également une dette envers lui en ce qui concerne ses *Instructions à la première et à la seconde caravane*. Entre autre directives, il leur demanda de faire renaître le catéchuménat antique. Il s'appuyait alors sur les recherches qu'il avait entreprises pour sa thèse de doctorat en histoire de l'Eglise. Un catéchuménat sérieux reste une des caractéristiques de notre Société. Ce fut d'ailleurs un cadeau important à l'Eglise universelle. Ce renouveau du catéchuménat s'est en effet étendu non seulement dans beaucoup de pays africains, mais aussi dans d'autres parties du monde.

Sa lecture méticuleuse des écrits de Livingstone, Stanley et d'autres explorateurs lui a permis de donner des conseils précieux tant pour l'établissement matériel des missions que pour la santé des missionnaires.

Lors de sa visite de l'Afrique orientale en 1928, le délégué apostolique, Mgr Hinsley demanda à lire les *Instructions* du cardinal. Ayant achevé la lecture, il déclara que leur auteur était "un génie". Il poursuivit sa visite de l'Afrique au sud du Ghana. Dans son rapport au Saint Siège, il constate l'excès de nationalisme des missionnaires français ou alsaciens qui déploraient la présence de missionnaires néerlandais ou irlandais, ce qui entraînait des résultats désastreux. Il compare cette situation avec la sagesse des Pères Blancs, ayant pu constater l'harmonie existant dans les communautés internationales de l'Afrique orientale ou centrale.

### Charitas

Lavigerie n'a pas laissé de notes sur les sentiments qui l'animaient, ou sur sa vie spirituelle. C'était un extraverti. Son énergie était tout orientée vers l'extérieur. C'était certes un homme de prière et de vertu, mais il n'a pas laissé de description écrite du lien entre sa vie intérieure et sa vie extérieure. Ce n'était ni une Thérèse d'Avila ni un Jean de la Croix. Néanmoins, on voit clairement que c'est la charité qui fut le moteur animant sa vie. Ceci a été fortement souligné par ceux qui le connaissaient bien, même si ses biographes ont peu insisté sur cet aspect important.

Le choix même de sa devise *Charitas* est extrêmement significatif. C'est un authentique amour chrétien qui a été à la source de l'énergie qui a donné le jour et animé tant de projets et de plans. En arrivant en Algérie il s'était adressé aux Musulmans en leur disant : "je vous aime comme mes enfants, même si vous ne me reconnaissez pas comme Père". Son amour ne se contentait pas de sentiments. C'était un amour actif. Pendant la famine, il entreprit de s'occuper de centaines d'orphelins sans avoir les ressources nécessaires pour les nourrir. Il donna beaucoup de ses propres vêtements, si bien que certains orphelins étaient habillés en violet épiscopal. Il écrivit aux journaux parisiens quémendant de l'aide pour ces enfants musulmans ; "Je suis leur père. Si je ne peux pas leur transmettre ma foi, je peux au moins exercer la charité envers ces pauvres créatures de Dieu."

Un jour, visitant son diocèse en coche, une petite voiture à deux roues surmontée d'un parasol, il rencontra un petit garçon en guenilles, couvert de vermine et d'ulcères. "Viens chez moi mon enfant, Je vais m'occuper de toi". Des gens qui étaient là, essayèrent de le dissuader de le prendre dans sa voiture "Il sent mauvais et il est couvert de plaies et de puces". Mais Lavigerie se contenta de sourire et aida l'enfant à monter dans sa voiture. Il aimait beaucoup les orphelins qui le lui rendaient bien. Un jour où Lavigerie partait pour Rome, au signal de la fin du travail, au lieu d'aller au réfectoire, les orphelins se précipitèrent sur la plage pour voir le bateau qui quittait le port d'Alger. Agitant leurs chechias, ils se mirent à crier : "Baba, Monseigneur, Arouah ! Reviens ! Monseigneur ne laisse pas tes enfants!" Il y a d'innombrables exemples de sa charité envers les pauvres. A l'occasion de son jubilé d'argent épiscopal, il demanda des aumônes pour les pauvres plutôt que des cadeaux. Quand il y avait une fête à Nancy ou à Alger, il demandait que la nourriture qui restait soit distribuée aux pauvres. Un jour, à Chelif, loin dans le désert ; il rencontra un travailleur marchant le long de la route et qui avait l'air exténué. "Où allez-vous ? demanda-t-il, A Alger pour chercher du travail ! Quoi ? Deux cents kilomètres à pied ? Je n'ai pas de quoi prendre le train". Lavigerie lui donna un franc-or. "C'est trop dit l'homme, je vous apporterai la monnaie. Pas la peine, c'est pour boire un coup à ma santé!" répliqua Lavigerie

Quand il écrivait à ses missionnaires, aux pères, il disait : "mes chers enfants", et aux sœurs ; "mes chères sœurs". Pour lui ce n'était pas seulement des mots. Quand les Pères Paulmier, Bouchand et Ménoret furent assassinés par les Touaregs lors de la première tentative de traverser le désert en direction de l'Afrique occidentale, il fut bouleversé, au point qu'en dictant des lettres à leurs parents, il dut s'interrompre plusieurs fois tant il était submergé par l'émotion.



A Carthage, le jour même de la consécration de la basilique, il prit le temps d'aller rendre visite à un scolastique, le frère Hubert Krteijn, qui mourrait de la tuberculose. Voyant combien il avait maigri, il se pencha sur lui et l'embrassa. Le lendemain il revint lui apporter des aliments nourrissants et il le fit transporter dans la chambre réservée aux évêques de passage, en demandant qu'on y mette des fleurs. Il vint souvent le voir. Finalement le frère guérit et fut ordonné en 1891.

Son affection lui était bien retournée par ceux qui en bénéficiaient. Le P. Prudhomme confia que "nous reconnaissons la piété éminente du P. Creusat (le second maître des novices)... mais les novices ne l'aimaient pas. C'était bien différent avec l'archevêque. Pendant le noviciat, il nous a toujours charmés avec sa gentillesse. Nous lui étions très attachés. Souvent, le dimanche, il nous invitait chez lui pour discuter. Nous l'aimions tous. Quand il nous invitait, Paulmier avait l'habitude de dire : nous allons voir papa."

A Carthage, pendant les récréations, il aimait marcher avec les scolastiques en discutant avec eux. Quand le Petit séminaire avait été ouvert à St Eugène, il connaissait tous les élèves par leurs noms. Il aimait les prendre pour une classe de chants, leur enseignant des chansons qu'il avait lui-même apprises pendant son enfance. Le P. Duchesne raconte que lorsque son élévation au cardinalat fut célébrée à Maison-Carrée, "la fête fut aimable, cordiale, familière. Monseigneur se montra affable, affectueux, paternel, s'entretenant cœur à cœur avec tous. Il se sentait heureux au milieu de sa famille de prédilection".

Le Cardinal recommandait sans cesse aux missionnaires l'amour mutuel entre confrères, et l'amour des gens. Pratiquement toutes les lettres qu'il leur écrivait contenaient le mot 'charité' comme un leitmotiv. "Je me mets à genoux devant chacun d'entre vous, suppliant que vous gardiez la charité fraternelle". Dans une autre lettre : "Sans doute nous ne faisons pas des miracles comme Jésus, mais faisons des miracles de dévouement et de charité. C'est ainsi que nous serons reconnus pour ses disciples." Récemment l'évêque émérite d'Oran a pu dire que "l'esprit d'amour du Cardinal Lavigerie n'est rien d'autre que l'Esprit Saint à l'œuvre dans votre Société." Son amour pour les africains et le soin qu'il a pris de ses missionnaires nous ont laissé un exemple à suivre.

### **Appréciation finale**

J'ai essayé de montrer différentes facettes de la personnalité du Cardinal que les premiers pères appréciaient tellement. Souvenez-vous des paroles du P. Voillard parlant "des trésors de bonté, de tendresse et d'humilité qu'ont admirés ceux qui ont vécu dans son intimité".

Certes, il aimait le faste des liturgies majestueuses et il dut adopter un style de vie extérieur propre à son état de cardinal. Mais au fond de lui-même, il était humble et vivait très simplement. Il possédait très peu d'habits et mangeait sobrement. Après son décès, c'est dans un coin d'une armoire qu'on trouva toutes les décorations et médailles qu'il avait reçues de plusieurs pays en diverses circonstances.

Il exigeait l'obéissance, comme lui-même obéissait au Pape. Mais en aucune façon était-il un dictateur imposant ses seules idées. Dans la mesure du possible il demandait conseil. A la fin de son *Mémoire secret* qui persuada la Congrégation pour la Propagation de la Foi de confier à la Société l'évangélisation des territoires des Grands Lacs, il écrit que "Ce n'est qu'à la suite d'une longue réflexion, après avoir demandé l'avis de toutes les personnes susceptibles de m'éclairer, et avoir examiné tous les aspects de la question que je suis parvenu à la conviction que je viens d'exprimer".

Il était toujours disposé à écouter. Dans les premières années il entretenait une correspondance suivie avec les premiers pères. Ce n'est que plus tard qu'il délégua ce travail au P. Deguerry. De son côté Charmetant ayant fortement objecté à une nomination à Paris, celle-ci fut réduite à six mois, après quoi il fut nommé en Kabylie. Un autre exemple se trouve dans le troisième livret bleu des écrits de Lavigerie (p 58) : En 1879, étant à court de personnel, Lavigerie songeait à fermer provisoirement le poste des Arifs en Kabylie. Mais avant de prendre sa décision il écrivit au père supérieur de Beni-

Arif : "Avant de prendre cette mesure, je désirerais avoir l'avis des missionnaires de Kabylie. Je viens vous demander de vouloir bien me dire ce que vous en pensez, vous et vos confrères".

Tout ceci ne signifie pas qu'il était débonnaire. Il avait une forte personnalité dont la présence dominait ceux qui l'entouraient. Deguerry avoue n'avoir jamais été le voir sans trembler, ce qui nous dit sans doute davantage sur Deguerry lui-même que sur Lavigerie, Charmetant ou Charbonnier n'étant nullement intimidés en sa présence.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, un âge de communication immédiate et de voyages faciles et rapides, une autorité forte peut s'imposer et devenir étouffante. Le XIX<sup>e</sup> siècle manquait de ces possibilités de voyage motorisé et de communication électronique. Le monde y semblait beaucoup plus vaste. On y vivait dans des groupes plus intimes et aussi plus isolés les uns des autres. On avait besoin de fortes personnalités qui puissent s'imposer pour sauvegarder l'unité. On ne se sentait pas écrasé par de telles personnes que l'on estimait, et on était prêt à se mettre à leur suite. Nous devons juger Lavigerie dans son contexte historique. Ce n'était pas une statue de saint en plâtre, faible et inoffensif. C'était un homme dynamique, un homme de prière, un amoureux de Dieu et de l'humanité, un modèle pour tout missionnaire. Il n'y a pas de doute que son zèle et sa charité sont des signes qu'il est digne d'être inscrit dans le canon des saints.

### Vieillesse

Lavigerie a vieilli plus vite que son âge. Il n'avait que 67 ans quand il est mort, épuisé par une activité phénoménale. Très souvent il avait dû traverser la méditerranée pour aller en France, à Rome ou dans d'autres pays. La campagne antiesclavagiste l'avait amené à Bruxelles et à Londres. Un beau jour où il était en vacance en famille à Bayonne et se promenait au bord de la mer, il rencontre l'évêque et son vicaire général. C'était l'évêque qui l'avait reçu quand, à l'âge de douze ans, il lui avait confié que son ambition était de devenir curé de campagne. A cette époque, le vicaire général qui était alors son curé l'avait préparé à sa première communion. L'évêque avait alors la quarantaine, et le jeune Lavigerie l'avait trouvé bien vieux. Mais maintenant Lavigerie paraissait le plus vieux des trois, "et pourtant, souligna l'évêque de Bayonne, j'ai plus de quatre-vingt ans alors que vous en avez cinquante. C'est vrai, répondit Lavigerie, mais vous oubliez que l'âge peut se compter soit en années soit en kilomètres, et si vous avez trente ans de plus que moi, j'ai cent mille kilomètres de plus que vous, et cela rétablit l'équilibre!

Pendant ses dernières années, souffrant de plus en plus de rhumatismes, il était surchargé par ses multiples responsabilités. Il en était parfois déprimé au point parfois de manifester sa faiblesse par des éclats de colère. Nous pouvons comprendre et pardonner. Sa forte personnalité, avec ses points forts et ses faiblesses, nous le rend plus sympathique que ne le fait l'impression du personnage distant et sombre qui se dégage du tableau de Bonnat.

C'est à Alger qu'il a passé sa dernière semaine "J'ai tout aimé dans notre Afrique, son passé, son avenir, ses montagnes, son ciel pur, son soleil, les grandes lignes de ses déserts, les flots d'azur qui la baignent." Etendu sur son lit, dans sa chambre très simplement meublée, par la fenêtre il pouvait voir l'église de Notre-Dame d'Afrique. Il égrenait son chapelet les yeux fixés sur le sanctuaire qui brillait dans le soleil. Le 22 novembre, il fit venir les séminaristes Pères Blancs et leur parla ainsi : "Mes chers enfants, aimez toujours le Bon Dieu". Trois jours plus tard, ne pouvant plus parler, quoique toujours conscient, il prit part aux prières des agonisants et reçut l'onction sacramentelle. Peu après minuit, il s'éteignit, épuisé par tout le labeur mis au service de l'Afrique.

Sa dépouille fut transportée à Tunis par un croiseur de la marine nationale. Ce fut une foule d'une centaine de milliers de personnes, Chrétiens, Musulmans, Juifs, qui lui rendit un dernier hommage. Il fut finalement déposé dans le tombeau qu'il s'était lui-même fait préparer dans la Primatiale de Carthage. Sur la pierre tombale on pouvait lire l'épithaphe qu'il avait lui-même composée :

Ici repose,  
 dans l'espérance de l'infinie miséricorde,  
 Charles Martial Allemand-Lavigerie,  
 Autrefois Cardinal-Prêtre, Archevêque d'Alger et de Carthage, Primat d'Afrique,  
 Aujourd'hui, cendres.  
 Priez pour lui.

